

Si, par ces temps de crise, les employés sont virés sans scrupules, les photographes libres souffrent d'une mise sous pression sans précédent. On dirait qu'aujourd'hui, l'image n'est plus qu'une simple illustration dans le langage des rédactions. Y a-t-il encore dans la presse de vrais rédacteurs photo pour consolider l'image d'un journal? Ou ne sont-ils devenus que des secrétaires améliorées qui commandent des images sans vraiment connaître le langage visuel photographique et ses valeurs journalistiques? Parle-t-on encore de ligne photographique dans un journal au même titre que de la ligne éditoriale? Les rédacteurs photo eux-mêmes ne sont pas pris en considération auprès de la rédaction en chef et les photographes

sont souvent considérés comme des ouvriers de l'image.

Si la bourse s'est effondrée, les tarifs eux, se sont émiétés. La CCT n'est pas ou peu respectée. Et quand elle semble l'être, les éditeurs trouvent encore les moyens de la détourner. Edipresse, par exemple, fait signer des contrats défavorables aux photographes libres. De plus, les photographies publiées sur le web ne sont pas payées. 20 Minutes, le plus mauvais élève, pratique des tarifs 4 fois plus bas que ceux de la CTT. Certains quotidiens comme 24heures ou La Côte demandent parfois 5 à 10 sujets par jour. Soit, presque 1 par heure avec déplacements et retouches d'images. Inutile de dire qu'à ce tarif, le photographe n'a pas

le temps de rendre un travail complet et abouti. De qui se moque t-on!

Dans ce grand imbroglio, le professionnel peine à trouver une place qu'il a fini par perdre. Les photographes et syndicats s'unissent pour essayer d'établir un dialogue et de sauver le peu d'espoir qu'il reste pour quelques reporters passionnés. A ce rythme, le photographe type que vous appelez en dernière minute ne vous répondra plus. Il aura orienté sa carrière vers le monde institutionnel où les tarifs sont plus attractifs et les conditions de travail plus respectueuses des exigences de notre métier.

Chers Éditeurs, souhaitez-vous continuer à marcher les yeux bandés?

Y a-t-il un avenir pour nous les photoreporters ?

Haben wir Fotoreporter eine Zukunft?

Wenn in dieser Krisenzeit die Angestellten bedenkenlos entlassen werden stehen die freischaffenden Fotografen unter beispiellosem Druck. Es scheint, als heutzutage das Bild im Sprachgebrauch der Redaktionen bloss noch eine Illustration sei. Gibt es in der Presse noch echte Fotoredaktoren, um das Erscheinungsbild einer Zeitung zu festigen? Oder sind sie nur noch eine Art verbesserter Sekretäre, die Bilder bestellen, ohne die Bildsprache und ihren journalistischen Wert zu kennen? Ist in einer Zeitung immer noch die Rede von einer fotografischen wie von einer verlegerischen Richtung? Die Fotoredaktoren werden von der Chefredaktion nicht berücksichtigt und die Fotografen gelten oft als Bildbearbeiter.

Wenn der Aktienmarkt zusammengebrochen ist, so sind die Tarife zerbröckelt. Die CCT (der Westschweizer Gesamtarbeitsvertrag) wird nicht oder kaum an-

gewendet. Und wenn es den Anschein macht, dass sie es doch ist, so finden die Verleger doch noch Wege, um sie zu umgehen. Edipresse beispielsweise lässt die freischaffenden Fotografen ungünstige Arbeitsverträge unterschreiben. Darüber hinaus werden die im Internet veröffentlichten Bilder nicht bezahlt. 20 Minuten, der schlimmste Übeltäter, wendet Tarife an, die viermal tiefer sind als jene, die in der CCT vorgesehen sind. Gewisse Tageszeitungen, wie 24heures oder La Côte fordern manchmal 5 bis 10 Sujets täglich, d.h. fast eines pro Stunde, inklusive Hin- und Rückfahrt sowie Bildbearbeitung. Bei diesem Tempo hat der Fotograf kaum Zeit, eine komplette und abgerundete Arbeit zu liefern. Wer wird da verhöhnt?

In diesem grossen Durcheinander hat der Berufsfotograf Mühe, einen Platz zu finden, den er schliesslich verloren hat. Die Fotografen und Gewerkschaften vereinen sich

im Bemühen, den Dialog zu finden und das Quentchen Hoffnung zu retten, das einige wenige leidenschaftliche Reporter noch hegen. Bei dem Rhythmus wird der typische Fotograf, der immer sofort zur Stelle sein sollte, nicht mehr antworten. Er wird seine Laufbahn nach der institutionellen Welt richten, wo die Tarife attraktiver sind und die Arbeitsbedingungen den Anforderungen unseres Berufes gerechter werden.

Liebe Verleger, wollt Ihr wirklich mit verbundenen Augen weitergehen?

Section des photographes impressum Sektion der Fotografen impressum

Case/Postfach 1213,
1001 Lausanne
info@photoreporters.ch
www.photoreporters.ch